

dent de ces animaux. C'était quelque chose de semblable aux sauterelles d'Égypte. Cette absurde et désastreuse institution n'a été abolie que vers 1825. Mais le mal subsiste, et il faudra des siècles pour le réparer. Ajoutez qu'aujourd'hui le préjugé des paysans l'entretient. Ils croient que les arbres nuiraient à leurs récoltes, qu'ils multiplieraient les oiseaux, et que les oiseaux mangeraient leur blé.

Nous sommes à Burgos à dix heures du soir.

Il y a peu de villes qui occupent dans l'histoire d'Espagne une place aussi importante que Burgos. Elle fut la première capitale de la jeune royauté nationale, sortie des montagnes des Asturies. Aussi s'appelait-elle elle-même avec orgueil *Caput Castellæ*, — *Madre de Reyes*, — *Restauradora de Reinos*.

Les monuments qui subsistent de sa gloire passée sont malheureusement peu de chose. Il n'y a plus que des ruines de son vieux château du temps des Maures, sombre donjon souillé de bien des crimes, témoin de bien des tragédies. Là, Alphonse dit le Sage fit mourir son frère Fadrique; et Sanche le brave, son frère don Juan. Là, Pierre le Cruel, âgé seulement de seize ans, ouvrit la longue série de ses crimes en faisant assassiner devant lui Garci Lasso de la Vega, ennemi de son ancien gouverneur Albuquerque. Garci Lasso est mandé au palais, un soir, à l'arrivée du roi. Il s'y rend dès le lendemain, malgré les avis officieux que la reine mère lui a fait donner. A peine en présence du roi, il est arrêté. « Alors Garci Lasso dit au roi : Seigneur, que ce soit votre merci de me faire donner un

« prêtre pour me confesser. » Et il dit à Ruy Fernandez
« de Escobar : « Ruy Fernandez, mon ami, je vous prie
« d'aller à dona Léonore, ma femme, et de m'apporter
« un billet d'absolution du pape, qu'elle a. » Et Ruy
« Fernandez s'en excusa, disant qu'il ne le pouvait
« faire; et alors ils lui donnèrent un prêtre, qu'ils
« trouvèrent par aventure. Garci Lasso se retira vers
« un petit portail qui était dans le palais, sur la rue,
« et là commença à parler avec lui de pénitence. Et le
« prêtre disait depuis, qu'à cet instant il l'observait
« pour voir s'il avait quelque couteau, et qu'il ne lui en
« vit point... Quelques instants après, le roi ordonna
« aux huissiers qui gardaient le prisonnier, de le tuer.
« Ils le frappèrent de beaucoup de blessures, jusqu'à
« ce qu'il en mourût, continue le naïf chroniqueur. Et
« le roi ordonna qu'ils le jetassent dans la rue; et cela
« fut fait; et ce même jour, qui était un dimanche,
« comme le roi venait d'arriver dans la ville de Burgos,
« il y avait une course de taureaux sur la place, au
« lieu où gisait Lasso. On ne l'enleva point de là; et le
« roi vit comme le corps de Garci Lasso était couché
« par terre; et comme les taureaux passaient sur lui,
« il ordonna de le mettre sur un banc, et ainsi tout
« ce jour il resta là¹. »

La cathédrale de Burgos est célèbre. Elle s'annonce de loin par deux hautes flèches, percées à jour, hérissées de sculptures, et entourées d'une forêt de clochetons d'une grande légèreté. Ce premier aspect est

¹ Ayala, *Cronica del rey Don Pedro*.

séduisant. Mais quand on approche, l'effet diminue. Par une singularité qui heurte, ce me semble, toutes les lois de l'architecture, les flèches, surchargées d'ornements un peu lourds, sont grêles comme construction, et manquent de corps. Il y a là je ne sais quel défaut de proportion ou d'harmonie : il semble que dans un monument la légèreté doit toujours s'allier à une certaine solidité, à une certaine ampleur de formes, qui est la condition première de l'art.

Quand vous entrez, c'est encore pis : la déception est complète. Vous avez la mémoire pleine des descriptions enthousiastes des voyageurs ; vous avez rêvé une église du plus beau style, une des merveilles de l'art chrétien au moyen âge. Au lieu de cela, vous voyez un édifice d'un style composite, ou plutôt bâtard, mélange désagréable du gothique fleuri et des formes de la renaissance. Le vaisseau manque de grandeur ; la nef principale est médiocre ; les deux nefs latérales sont écrasées. Au milieu du transept s'élève une coupole hardie ; mais ses piliers ronds surmontés de corniches, ses pilastres gréco-romains, s'allient mal avec les voûtes en ogive. Joignez à cela une profusion d'ornements, de moulures, de sculptures, qui fatigue les yeux. Tout cela est riche ; mais tout cela est d'un goût douteux. Somme toute, la cathédrale de Burgos me semble, pour la majesté des lignes, pour la beauté de l'ensemble, pour la pureté du style, beaucoup au-dessous de celle de Séville, et même de la Seo de Saragosse.

Après cela vous trouverez à admirer des détails charmants. Le grand autel, par exemple, est entouré exté-

rieurement de sculptures d'une richesse merveilleuse. Il y a là des prodiges de délicatesse, de fini, d'élégance.

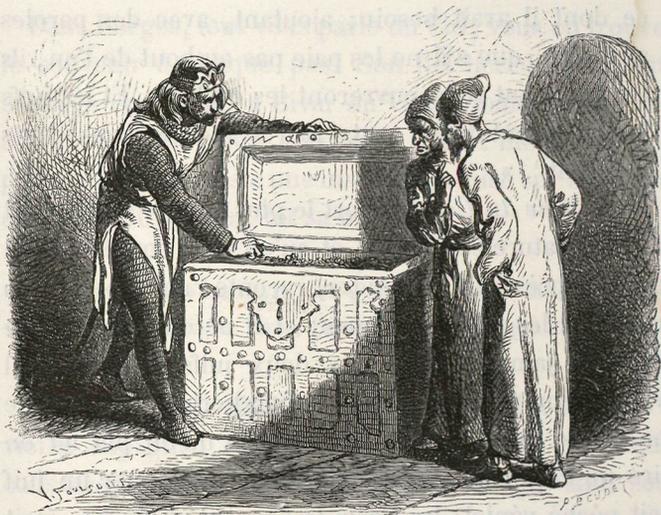
Comme d'ordinaire, un chœur énorme obstrue la nef principale. L'effet est d'autant plus fâcheux, que l'église n'est pas très-grande. On dit que l'archevêque cardinal Puente, homme de goût, voulut un jour faire démolir cette affreuse construction, qui déshonore la cathédrale. Mais le chapitre opposa à ce projet révolutionnaire une résistance invincible. L'archevêque dut reculer.

Dans une des chapelles, on nous a montré ce fameux christ qui est fait d'une peau d'homme. Cette peau a absolument l'apparence du parchemin. On l'a parsemée de nombreuses taches de sang; et pour pousser jusqu'au bout l'imitation de la nature, on a mis sur la tête une perruque de vrais cheveux, et par-dessus une couronne de vraies épines. Autant une simple croix de bois au bord du chemin me paraît touchante, autant, je l'avoue, ce réalisme grossier me déplaît.

Sortons vite, si vous m'en croyez, et allons tout à côté voir une belle peinture qu'on attribue à Michel-Ange. C'est une *Vierge tenant l'Enfant Jésus sur ses genoux*. Est-elle réellement de Michel-Ange? je n'en sais rien; et la chose, à ce qu'il paraît, est douteuse. Ce qui est sûr, c'est qu'il y a là des qualités de premier ordre. On sent l'ongle du lion. Si le grand artiste florentin n'a pas tenu le pinceau, il a bien pu dessiner cette tête de vierge si fière et si noble, cet enfant d'une divinité si austère.

N'oublions rien. Il faut bien s'arrêter, en traversant

une des sacristies, devant ce vieux coffre de chêne tout bardé de fer, tout vermoulu et à moitié tombé en poussière, qui est attaché à la muraille. A en croire la légende, c'est le coffre que le Cid donna en gage, plein de sable et de pierres, à deux juifs dont il avait emprunté une grosse somme. Banni par le roi, le héros part; il



quitte son domaine de Bivar, accompagné de soixante bannières. Mais il fallait nourrir ses compagnons. « Alors, « dit la chronique, le Cid prit à part Martin Antolinez, « son neveu, et l'envoya trouver à Burgos deux juifs, « Rachel et Bidos, avec lesquels il avait coutume de « trafiquer de son butin : il leur mandait qu'ils vissent « le trouver au camp. Cependant il fit prendre deux « coffres grands et garnis de fer, munis chacun de trois

« serrures, et si lourds qu'à peine quatre hommes pou-
 « vaient en soulever un, même vide. Et il les fit rem-
 « plir de sable, et couvrir la surface d'or et de pierres
 « précieuses. Et quand les juifs furent venus, il leur
 « dit qu'il avait là quantité d'or, de perles et de pier-
 « reries, et que, ne pouvant emporter ce grand avoir
 « avec lui, il les pria de lui prêter sur ces deux coffres
 « ce dont il avait besoin; ajoutant, avec des paroles
 « amicales, que s'il ne les paie pas au bout de l'an, ils
 « les vendront et recouvreront les intérêts. Et les juifs
 « lui prêtèrent trois cents marcs d'or et trois cents
 « d'argent ¹. »

Le *Poëme du Cid*, qui est le plus ancien monument de la littérature espagnole, et qu'on croit contemporain ou à peu près du *Campeador*, raconte l'anecdote à peu près dans les mêmes termes; et il ne dit point que le héros ait jamais rendu aux deux juifs l'argent qu'il avait obtenu d'eux par cette supercherie. Il ne semble pas même que le poëte ait supposé qu'on pût lui en faire un reproche. En ce temps-là, rançonner un juif était péché véniel; lui tirer de l'argent par ruse, était de bonne guerre. Deux siècles plus tard, on voit encore les députés des communes de Castille demander au roi qu'il leur soit permis de faire banqueroute à leurs créanciers juifs. Mais le sentiment populaire a voulu cependant depuis absoudre son héros d'une déloyauté. Le *Romancero* raconte que le Cid, quand il eut pris Valence, ordonna qu'on reportât « aux deux honorés

¹ *Cronica del Cid*, chap. xc.

juifs » l'argent qu'ils lui avaient prêté. « Priez-les de « vouloir bien me pardonner; car je n'ai fait cela que « pressé par la nécessité. Mais, bien qu'ils pensent que « ce qui est dans les coffres est de sable, l'or de ma « parole y resta enfermé. » Ce dernier trait est visiblement moderne.

Dans Burgos, tout vous parle du Cid; vous en trouvez le souvenir à chaque pas. Son fief héréditaire était, selon la chronique, à Bivar ou Vivar; mais la tradition a voulu le faire naître à Burgos. Il faut bien le croire, puisque ainsi l'atteste une inscription mise sur un pilier, à la place où, dit-on, fut sa maison.

En este sitio estuvo la casa y nació el año de MXXVI
Rodrigo Díaz de Vivar, llamado el Cid Campeador.

Il n'y a pas de plus grand nom que celui-là dans la vieille Espagne; c'est le plus éclatant de ceux qu'a consacrés la poésie héroïque du moyen âge. Mais sous ce grand nom il y a une figure singulièrement complexe; ou, pour mieux dire, il y a en réalité plusieurs Cids, qu'il ne faut pas confondre. Le Cid de Guilhen de Castro et de Corneille ne ressemble guère à celui des vieilles romances, ni surtout à celui de l'histoire.

Celui de l'histoire est peu connu. La légende se mêle tout de suite, sur ce sujet, à la chronique. Il est possible même (c'est un phénomène historique assez fréquent) que la tradition ait rassemblé sur un seul nom

des récits primitivement distincts, et attribué à un seul homme les hauts faits de plusieurs. Quoi qu'il en soit, ce Rôdrique de Bivar, appelé le *Cid*, c'est-à-dire seigneur, par les Arabes; appelé le *Campeador*, c'est-à-dire le Batailleur, par les Espagnols, nous apparaît dans ces temps obscurs comme un rude et indomptable soldat, violent, colérique, ne quittant point le harnais, ne vivant que pour la guerre et vivant de la guerre; vassal fort indépendant et fort hautain, ne craignant guère plus Dieu que le roi; assez indifférent d'ailleurs au drapeau sous lequel il se battait, pourvu qu'il trouvât occasion de donner de bons coups d'épée, et surtout de faire un riche butin. Il semble, en effet, chose qui n'était point rare à cette époque parmi les chrétiens, qu'il eût fait ses premières armes au service des rois arabes, d'où lui était venu le surnom qui lui est resté. Les chroniques arabes vantent ses exploits contre le comte de Barcelone et le fils de Ramire.

Quand le *Cid* veut entrer en campagne, des hérauts font appel à ceux qui désirent prendre les armes et le suivre. S'ils l'accompagnent, ils auront une part proportionnelle du butin; s'ils succombent, ils gagnent l'absolution en combattant les infidèles. L'armée est surtout employée aux *algaras*, ou incursions en pays ennemi. On n'attaque guère les villes, qui ne peuvent être prises que par famine. Après chaque combat, le butin est mis en commun et partagé. Le *Cid* reçoit pour sa part un cinquième; les cavaliers ont le double des piétons¹.

¹ Voyez le *Poème du Cid*.

Ce Cid historique, dont les vieux monuments du XI^e et du XII^e siècle nous ont conservé à peine quelques traits, on le retrouve déjà un peu adouci et agrandi dans les plus anciennes romances. La grossièreté des mœurs, la rudesse des caractères, l'indépendance altière du vassal vis-à-vis du roi, la naïveté de sentiment et de langage, mêlée à un héroïsme barbare, s'y montrent encore, bien que déjà les récits légendaires recouvrent le fond primitif de l'histoire. Mais le Cid est meilleur chrétien ; il est devenu le héros de l'indépendance nationale, le soldat de la patrie et de la foi, le grand vainqueur des Maures, qui tremblent à son nom.

L'imagination populaire continue son œuvre, et dès le XIV^e siècle, dans les dernières poésies du Romancero, le Cid n'est déjà plus un homme, c'est un type. La nation espagnole s'est, en quelque sorte, personnifiée dans ce héros légendaire. Elle l'a fait à son image embellie et idéalisée. Elle l'a doué de toutes les vertus ; elle en a fait le modèle des chevaliers chrétiens, fidèle à Dieu, à son roi, à sa dame, dévot à la Vierge et aux saints.

Enfin la poésie raffinée de la renaissance modifie encore et altère le personnage primitif. L'homme de guerre brutal et violent fait place à un hidalgo tout poétique, véritable idéal de noblesse et de générosité, de loyauté et d'honneur, de galanterie et de bravoure. C'est là le Cid que les poètes dramatiques ont mis sur la scène, lui donnant un langage et des sentiments tout modernes, et, pour ajouter au pathétique, lui prêtant

pour Chimène un amour dont il n'y a pas trace dans les vieux chants populaires.

De ces diverses figures confondues sous le même nom, la plus curieuse assurément, parce qu'elle est la plus vraie, c'est, sinon le Cid historique, dont on ne sait rien de bien positif, du moins le Cid des chroniques et des romances anciennes. Là du moins apparaît, à la place d'un personnage de convention, la physionomie originale d'un peuple et d'une époque.

Dans les romances, Rodrigue, avant le duel où il tue le comte, ne connaissait point Chimène. Cet amour mutuel, déjà né entre les deux jeunes gens, cette union projetée et tout à coup entravée par l'insulte faite à D. Diègue, ce combat héroïque que se livrent dans l'âme des deux amants la passion et le devoir, tout cela est de l'invention du poète moderne : admirable invention, disons-le, car elle crée une des situations les plus belles et les plus pathétiques qui soient au théâtre, et elle nous rend seule supportable le dénouement.

Mais au XII^e siècle on n'avait pas ces délicatesses, et dans le Romancero, ni Rodrigue ni Chimène ne laissent voir des sentiments aussi nobles, selon notre manière actuelle de voir. Les hommes, en ce temps-là, ne mettaient pas l'honneur où nous le mettons. Pour Rodrigue, l'honneur consiste uniquement à tirer vengeance du comte et des siens ; pour Chimène, à obtenir satisfaction du tort que Rodrigue lui a causé en tuant son père.

Écoutez la plainte que Chimène adresse au roi :

« O roi, je vis dans le chagrin. Chaque jour qui luit, je
« vois celui qui tua mon père, à cheval, tenant sur le
« poing un faucon. Pour me faire plus de peine, il le
« lance dans mon colombier. Avec le sang de mes
« colombes il a ensanglanté mes jupes... Il m'a tué un
« petit page jusque sous les pans de ma robe. — Un
« roi qui ne fait point justice ne devrait point régner,
« ni chevaucher à cheval, ni chausser des éperons
« d'or... »

De quoi Chimène se plaint-elle? Ce n'est pas de ce que Rodrigue a tué le comte. Non; Rodrigue vengeait l'injure faite à son père: c'était son devoir. Le combat a été loyal, le sang a lavé l'outrage: Dieu a prononcé par l'épée. Chimène se plaint des injures et des dommages qu'il fait à elle et à ses serviteurs: « Que si mon
« père outragea le sien, il a bien vengé son père, dit-
« elle, et il lui doit suffire qu'une mort ait payé son
« honneur... Ne souffrez pas, ô bon roi, qu'on m'in-
« sulte; car tout outrage que l'on me fait, on le fait à
« votre couronne. »

Le roi est bien embarrassé. Il voudrait rendre justice; mais il n'ose. « Oh! que le Dieu du ciel me vienne en
« aide! Si je prends ou fais tuer le Cid, mes cortès se
« révolteront, et si je ne fais point justice, Dieu m'en
« demandera raison. »

Cependant la renommée de Rodrigue a grandi. Il a vaincu cinq rois maures, qui se sont reconnus ses vassaux. Chimène revient à Burgos devant le bon roi. Elle s'agenouille devant lui, et lui dit: « Je suis fille
« de don Gomez, comte de Gormaz. Don Rodrigue de

« Bivar l'a tué avec vaillance. Je viens demander que
 « vous me fassiez une grâce en ce jour; et cette grâce,
 « c'est de me donner Rodrigue pour mari. Je me
 « tiendrai pour bien mariée; car je suis sûre que ses
 « exploits iront en croissant, et qu'il sera le plus grand
 « qu'il y ait dans votre royaume. Le roi trouva bien
 « ce que Chimène demandait. Il écrivit au Cid des
 « lettres pour qu'il vint où il était. Rodrigue, qui vit les
 « lettres que le roi lui envoyait, monta sur Babieça. »

Cette Chimène-là, j'en conviens, est moins héroïque que celle de Corneille. Une des romances contient même à ce sujet ce trait satirique : « Alors parla le roi.
 « Écoutez bien comme il parla : Je l'ai toujours entendu
 « dire, — et je vois à présent que c'est la vérité, —
 « que la femme est un être bien extraordinaire.
 « Jusqu'ici elle a demandé justice, et maintenant elle
 « veut se marier avec lui... » Ne raillons pas trop Chimène, cependant, et surtout ne la jugeons pas d'après nos mœurs actuelles. Chimène, son père mort, est sans protecteur. Dans ce monde barbare, tout plein de brigandages et de crimes, une femme sans père ni mari est exposée aux injures, aux déprédations de ses voisins : le faible ne peut vivre qu'à l'abri du fort. Rodrigue l'a faite orpheline, c'est à Rodrigue de la protéger; à Rodrigue, qui est le plus vaillant guerrier de toute la Castille. Voilà l'idée simple et naïve du temps. Et la romance exprime plus loin cette idée d'une façon noble et touchante. Au moment des épousailles, quand il va donner à Chimène la main et le baiser, Rodrigue lui dit, en la regardant tout ému : « J'ai tué

« ton père, Chimène, mais non en trahison. Je l'ai tué
« d'homme à homme pour venger une injure trop
« réelle. J'ai tué un homme, et je te donne un homme :
« me voici à tes ordres ; et, en place de ton père mort,
« tu auras un époux honoré. »

Partout, dans le poëme, le Cid a le même caractère violent et batailleur. Il va à Rome ; il baise dévotement la main du pape. Mais dans l'église de Saint-Pierre, voyant le trône du roi de France placé au-dessus de celui du roi d'Espagne, il le renverse d'un coup de pied. Le duc de Savoie lui adresse des reproches, faisant l'éloge du roi de France : « Laissons là les rois, duc, dit Rodrigue, « et si vous vous sentez offensé, accommodons cela à « nous deux : vous pouvez m'en demander raison. Le « pape, quand il a appris cela, a excommunié le Cid. « Celui de Bivar, le sachant, s'est prosterné devant le « pape : Absolvez-moi, dit-il, pape, sinon vous vous « en repentirez. Le pape, père miséricordieux, ré- « pondit : Je t'absous, don Rui Diaz, pourvu que tu « sois dans ma cour poli et sage. »

Si *celui de Bivar* est si peu respectueux pour le saint-père, il ne faut pas s'émerveiller qu'à l'occasion il traite durement le roi. Alphonse était accusé par la rumeur publique d'avoir fait assassiner devant Zamora son frère don Sanche, roi de Castille, pour lui succéder. Il arrive de Tolède pour être proclamé à Burgos par l'assemblée des *ricos-hombres*. Mais auparavant il est sommé par le Cid de se justifier du soupçon qui pèse sur lui, en prêtant, lui et douze des siens, le serment judiciaire. La scène est vraiment belle.

« Et le jour que le roi devait jurer, dans l'église de
 « Sainte-Gadée, le Cid prit dans ses mains le livre des
 « Évangiles et le posa sur l'autel. Et le roi don Alfonso
 « étendit les mains sur le livre, et le Cid commença à
 « l'interroger en ces termes : Roi don Alfonso, vous
 « venez jurer, touchant la mort du roi don Sanche,
 « votre frère, que vous ne l'avez pas tué, que vous
 « n'avez pas été complice du meurtre. Dites : Je le
 « jure, vous et ces autres hidalgos. — Et le Cid ajouta :
 « Si vous en avez su ou ordonné quelque chose, puis-
 « siez-vous mourir de la mort du roi don Sanche,
 « votre frère ! Qu'un vilain vous tue, et non un gen-
 « tilhomme ! qu'il vienne d'une autre terre, et non
 « de Castille ! qu'il vous tue avec un couteau, et non
 « avec un poignard !... — Le roi et les hidalgos qui
 « juraient avec lui répondirent : Amen¹. »

« Le Cid voulut que le roi répâtât trois fois le ser-
 « ment. La seconde fois, le roi changea de couleur.
 « La troisième, il fut très-irrité contre le Cid : « Tu
 « as mal fait, ô Cid, lui dit-il d'une voix altérée ; car
 « bientôt tu devras me baiser la main. — Rodrigue
 « lui répondit : Baiser la main d'un roi n'est pas pour
 « moi un honneur. — Éloigne-toi de mes terres,
 « mauvais chevalier, et que je ne te revoie pas d'ici à
 « un an. — Volontiers, dit le bon Cid. Il me plaît que
 « ce soit là le premier ordre que tu me donnes. Tu
 « m'exiles pour un an, je m'exile pour quatre². »

A côté de ces traits de mœurs rudes et fières, il y a

¹ *Cronica del Cid*, ch. LXXVIII, LXXIX.

² *Romanero du Cid*.

dans les romances du Cid des peintures d'une naïveté et d'une grâce exquise. Je n'en veux citer qu'un exemple. Chimène, dans son manoir de Burgos, attend Rodrigue qui est à la guerre. Il l'a quittée depuis de longs mois : elle est enceinte, elle attend prochainement sa délivrance, et se désole de ne point revoir son époux. Elle écrit au roi don Ferdinand : « A vous,

« monseigneur le roi, le bon, le fortuné, le grand ;

« votre servante Chimène, fille du comte Loçano, à qui

« vous avez donné un mari comme pour vous rire d'elle,

« vous salue des murs de Burgos, où elle vit dans la

« tristesse. — Dieu mène à heureuse fin vos projets !

« Quelle loi de Dieu vous enseigne que vous pouvez,

« pour un si long temps, quand vous êtes en guerre,

« démarier deux époux ? Quelle raison approuve que,

« de jour et de nuit, vous trainiez un jeune gen-

« tilhomme, sans le lâcher pour moi, sinon une fois

« par hasard dans l'année ?

« Et encore, cette fois-là, il vient tellement couvert

« de sang qu'il fait peur à voir. Et quand il est couché

« près de moi, il s'endort aussitôt dans mes bras ; il

« frémit, il s'agite dans ses rêves, se croyant toujours

« au milieu des combats. Et l'aube paraît à peine, que

« les espions et les adalides le pressent de retourner

« au combat.

« Je vous le demandai en pleurant, m'imaginant dans

« mon abandon trouver un père et un époux, et voilà

« que je n'ai ni l'un ni l'autre. Comme je ne possède

« pas d'autre bien, et que vous me l'avez enlevé, je le

« pleure vivant comme s'il était mort... »

La réponse du roi est charmante. Je regrette de ne pouvoir la citer tout entière : « A vous, Chimène la noble, la femme d'un mari envié. Le roi qui ne trouva jamais en vous mauvais vouloir, vous envoie ses saluts, en foi qu'il vous aime tendrement.

« Vous me dites que je suis un mauvais roi, qui démarie les mariés, et que pour mes intérêts j'ai peu de soin de vos chagrins. — Si vous eussiez appris, Madame, que je vous enlevasse votre mari pour mes amours, vous auriez raison de vous plaindre. Mais, puisque je vous l'enlève seulement pour qu'il combatte nos voisins les Maures, je ne vous fais pas outrage. Si je ne lui avais pas confié mes armées, vous ne seriez qu'une simple dame, et lui un simple gentilhomme.

« Quant à ce que vous me dites de son dormir, je ne saurais le croire...

« Et si un mari vous manque à vos premières couches, il n'importe, vous y aurez un roi. Et j'assure un beau présent à l'enfant dont vous accoucherez. Si c'est un fils, je vous promets de lui donner une épée, un cheval et deux mille maravédís. Si c'est une fille, je promets de placer pour sa dot quarante marcs d'argent, du jour où elle sera née. »

Ce n'est pas à Burgos, c'est à Saint-Pierre de Cardena, dans un couvent bâti sur son domaine, que fut, dit-on, enseveli le bon Cid. Son renom est tel, qu'après sa mort, la piété populaire l'invoque presque comme un saint. On conte qu'il fait des miracles, qu'il veille toujours revêtu de son armure, au fond de son tombeau. Il est